

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°52 – août-septembre 2014

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

NOVALIS
OU LES AMOURS DU POÈTE

PAR MARCEL BRION

[A la mort de Sophie], Novalis, cependant, ne mourut pas. Peut-être sa volonté n'était-elle pas assez forte, peut-être existait-il encore en lui quelque chose qui, sans qu'il s'en doutât, le rattachait à la terre. Car deux grandes passions se sont partagées l'âme du poète : l'amour et la connaissance. C'est pourquoi, tandis que son cœur brisé paraît anéanti par la douleur, son intelligence continue à poursuivre les joies de la curiosité et du savoir. Un jour il note dans son journal qu'en revenant du cimetière où il était allé méditer sur la tombe de Sophie, il découvre la signification réelle du moi fichtéen. Cet aveu nous rassure. Novalis ne mourra pas, car il garde encore, et quoiqu'il en dise, la goût de la vie, puisqu'il poursuit ses études de sciences et de philosophie. Ses lettres, durant le temps qui suivit immédiatement la mort de Sophie, sont extrêmement curieuses. Il y reste quelque chose de presque puéril, et de vraiment touchant dans la sincérité, l'ingénuité avec laquelle il déplore son abandon. Les premières phases dépeignent sa douleur, très sobrement, elles expriment son détachement de la terre, sa résolution de mourir et la certitude qu'il a de rejoindre bientôt sa fiancée. Mais, cela fait, l'accent de sa lettre change. Il vient de lire tel livre nouveau qui l'enthousiasme, il veut étudier la minéralogie, pénétrer les secrets du sol, et voilà que cet homme qui croit n'avoir plus que quelques jours à vivre accumule des projets capables de remplir la plus longue existence. C'est bien là, dans toute sa franchise, l'étonnante complexité de Novalis. Il est absolument sincère, aussi bien dans son chagrin que dans sa curiosité, rien ne lui fera oublier Sophie, mais rien, non plus, n'empêchera son intelligence de s'attacher toujours à de nouvelles études. Nous assistons alors à ce phénomène surprenant d'un homme reconquis par son cerveau, d'une passion morte vaincue par une passion vivante.

N'était-ce pas, d'ailleurs, donner trop d'importance à la vie terrestre que d'y voir un obstacle séparant les vivants des défunts ? Sophie n'est-elle pas toujours aussi proche, aussi réelle pour lui ? Mourir pour la rejoindre ne serait-ce pas mettre en doute la perfection de leur union que rien ne peut briser ? Dans cette

immense illusion qu'est le monde, la mort serait-elle, seule, une réalité ? La passion connaît-elle ces distinctions chimériques ? Il serait bien petit, l'amour qui cesserait à la tombe ! Et dans cette possession absolument pure n'y a-t-il pas plus de grandeur, plus de poésie, que dans un bonheur terrestre ? L'essence même de Sophie, incorruptible, éternellement jeune, demeure près de lui. La rejoindre dans l'au-delà ne le rapprocherait pas davantage d'elle, car leurs deux âmes sont déjà indissolublement unies. Et le « désir de la mort » devient le titre d'un poème, le dernier, le plus profond, le plus harmonieux des « Hymnes à la Nuit ». Encore vivant, il goûte déjà le doux anéantissement. « Louée soit pour nous la nuit éternelle, loué le sommeil éternel. » Il y retrouve à la fois sa fiancée perdue, le passé médiéval dont il regrette la disparition, la foi et les contes de jadis. La mort satisfait en même temps tous ses désirs, et il peut – précieux privilège de l'imagination poétique – jouir, vivant, de la béatitude de la mort.

Quelle part d'habitude entrera-t-il alors dans ses visites quotidiennes au tombeau de Sophie ? Dans quelle mesure l'exaltation poétique remplacera-t-elle, ou transposera-t-elle la douleur humaine ? Nous ne pouvons que l'entrevoir. Nous retrouvons bien des phrases de son journal qui ont passé dans les Hymnes à la Nuit, et qui retracent les émotions éprouvées sur la tombe de la fiancée. Mais la même différence qui existe entre l'expression directe de ces émotions, et leur traduction poétique, apparaît dans l'évolution de son chagrin vers la paix. Il serait absurde et grossier de prétendre qu'il a fait de la littérature avec ses sentiments, mais la souffrance cède vite la place à l'enthousiasme du poète, et l'image de Sophie, transfigurée, divinisée, ne tardera pas à remplacer le pâle souvenir de celle qui vécut. Quelle fidélité véritable restera-t-il dans le culte qu'il voue à sa petite fiancée ? N'est-ce pas plutôt, une figure mythique, symbolique, qui se substitue à l'être aimé, l'écarte et le renvoie dans le passé, l'efface et reçoit à sa place les hommages ? Cet amour qui devient vénération n'a-t-il pas changé de localisation, n'a-t-il pas passé du cœur dans le cerveau, laissant un nouveau vide qu'un amour terrestre devra combler ?

Quand Novalis se fiancera, deux ans plus tard, avec Julie Charpentier, il conservera pieusement le souvenir de Sophie, mais par une opération étrange et inconsciemment habile, son cœur aura placé si haut la figure de l'enfant qu'un nouvel attachement ne pourra prendre l'apparence d'un oubli. Il se divisera, vouant à Sophie une passion épurée, idéale, et à Julie un amour plus terrestre, plus charnel. A mesure qu'il paraît de grâces surnaturelles l'image de la morte, il l'éloignait de lui, et la vénération succédant à l'amour, ne

pouvait satisfaire ce cœur qui ne savait se priver d'aimer. Novalis n'était pas infidèle à Sophie puisque ses sentiments envers elle s'étaient transformés et qu'ils admettaient le partage avec des affections humaines. Parmi celles-ci, son amour pour Julie ne fut qu'un accident et nous ne savons pas exactement quelle en fut la nature, reconnaissance envers celle qui savait si bien consoler sa douleur, tendresse fraternelle ou désir sensuel. Mais une passion plus forte l'avait arraché à la mort, l'amour de la science, la curiosité du monde merveilleux que Werner, le professeur de minéralogie, lui avait révélé, le besoin de la création poétique, qui était né de son désespoir.

Et ce sera au moment où il aura tout à fait retrouvé le goût de vivre, lorsqu'il aura tracé le plan de l'immense roman poétique dont « Heinrich von Ofterdingen » n'est que le premier pas, que la mort, si passionnément appelée trois ans auparavant, viendra. Il aura cessé depuis longtemps de la provoquer, il s'élancera vers l'aspiration de vivre et de créer, quand elle arrêtera sa main sur la page commencée. Ironie ou sollicitude, afin que son génie poétique ne se soit pas éteint avant de s'exprimer, et que nous gardions au moins quelques traces de son merveilleux passage, quelques échos de son amour et de sa douleur, dans les « Hymnes à la Nuit », les Chants spirituels, et les premiers fragments de son vaste roman.

Car tout cela avait poussé comme des fleurs funèbres sur la tombe de Sophie.

Marcel Brion

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

L'ŒUVRE LYRIQUE DE NOVALIS

III

Un jour que je répandis d'amères larmes, que, fondue dans la douleur, mon espérance s'éparpillait, que je me tenais, solitaire, près du tertre aride qui cache en son flanc étroit et conserve la forme de ma vie ; solitaire comme nul jamais ne fut solitaire, poussé par une indicible angoisse, sans force, plus rien qu'un fantôme de misère : – comme alors mes regards cherchaient aide à l'entour, comme je ne pouvais ni avancer ni reculer et qu'à la vie fuyante et éteinte je me

suspendais avec une ferveur infinie : alors vint des lointains bleus, des hauteurs de ma béatitude ancienne, un frémissement de crépuscule et soudain l'effort de l'enfantement rompit les entraves de la lumière. La splendeur terrestre s'évanouit et avec elle mon affliction, la mélancolie confluaient en un monde nouveau, insondable. Nocturne ravissement, sommeil du ciel, tu t'épandis sur moi : la contrée se souleva doucement, au-dessus de la contrée planait mon esprit délié, rajeuni. Le tertre¹ devint un nuage de poussière ; à travers le nuage, je voyais les traits transfigurés de l' Aimée. En ses yeux reposait l'éternité ; je saisis ses mains et les larmes devinrent un lien étincelant, indéchirable. Les millénaires descendirent au loin comme des tempêtes. Sur son sein je pleurais des larmes d'extase à la vie nouvelle. C'était le premier, l'unique rêve et, depuis lors seulement, je sens une foi éternelle, immuable en le ciel de la nuit et sa lumière, l' Aimée.

IV

Maintenant je sais quand viendra le dernier matin : quand la lumière n'effarouchera plus la nuit et l'amour, quand le sommeil sera éternel et rien qu'un unique rêve inépuisable. En moi je sens une céleste fatigue. Long et fatigant fut pour moi le pèlerinage vers la tombe sainte, accablante me fut la croix. La vague cristalline qui, imperceptible aux sens vulgaires, sourd dans le sein obscur du tertre au pied duquel se brise le flot terrestre, celui qui y goûta, qui fut là-haut sur la montagne qui borne le monde et jeta le regard par delà dans le pays nouveau, dans la demeure de la nuit : en vérité, celui-là ne retournera pas dans l'agitation du monde, dans le pays où règne la lumière dans le tumulte éternel.

Là-haut il dresse ses tentes – tentes de paix – il languit et aime et regarde au-delà, jusqu'à ce que l'heure entre toutes bienvenue l'attire vers les eaux de la source. Ce qui est terrestre surnage et est ramené par les tourbillons, mais ce qui fut sanctifié par le contact de l'amour se dissout et s'écoule par des voies cachées vers l'au-delà, pour, comme les parfums, se confondre avec les aimés endormis. Maintenant encore, gaie lumière, tu réveilles pour le travail celui qui est las et m'infuses de la vie joyeuse : mais tu ne m'éloigneras pas du monument moussu du souvenir. Volontiers je remuerai les mains diligentes, je regarderai partout si tu as besoin de moi ; je glorifierai la pleine magnificence de ta splendeur, assidûment je poursuivrai le bel enchaînement de ton œuvre ingénieuse : volontiers je contemplerai l'intelligente marche de ta puissante et lumineuse

¹ [La tombe de Sophie.]

horloge ; je sonderai l'équilibre des forces et les règles du jeu merveilleux des espaces innombrables et de leurs époques. Mais, dans le secret de mon cœur, je demeure fidèle à la nuit et à l'amour créateur, son enfant. Peux-tu me montrer un cœur éternellement fidèle ? Ton soleil a-t-il des regards amis qui me reconnaissent ? Tes étoiles saisissent-elles ma main impatiente ? Me rendent-elles la tendre pression et le mot caressant ?

Les as-tu ornées de couleurs et de contours légers ? Ou bien était-ce Elle qui donnait à sa parure un sens plus haut et plus cher ? Quelle volupté, quelle jouissance t'offre la vie qui valent les extases de la mort ? Tout ce qui nous enthousiasme ne porte-t-il les couleurs de la nuit ? Elle te porte maternellement et à elle tu dois toute ta magnificence. Tu t'émietterais en toi-même, tu t'éparpillerais dans l'espace infini si elle ne te retenait, ne te liait afin que tu t'échauffes et qu'enflammé, tu enfantes le monde. En vérité, avant que tu ne fusses, je fus : la mère m'envoya avec mes frères et mes sœurs pour habiter le monde, pour le sanctifier par l'amour, afin qu'il devienne un monument éternellement contemplé ; pour le planter de fleurs qui ne se faneront pas. Elles n'ont pas mûri encore ces divines pensées ; il n'y a encore que peu de traces de notre manifestation. Un jour, ton horloge indiquera la fin du temps, quand tu deviendras comme l'un de nous et que plein de désir et d'ardeur tu t'éteindras et mourras.

En moi, je sens la fin de ton activité, la céleste liberté, le retour bienheureux. Avec des douleurs farouches, je reconnais ton éloignement de notre patrie, ta résistance au ciel ancien, magnifique. Ta fureur et ta rage sont vaines. La croix demeure indestructible, bannière de victoire de notre race.

Je marche vers l'au delà et chaque douleur sera un jour un aiguillon de la volupté ! Peu de temps encore et je suis délivré et je me couche, ivre, dans le sein de l'amour. La vie infinie s'agite puissamment en moi ; de là-haut, je regarde vers toi. Auprès de ce tertre s'éteint ta splendeur, une ombre apporte la couronne de fraîcheur. O ! aspire-moi puissamment aimé, pour que je puisse m'endormir et aimer. Je sens l'onde rajeunissante de la mort, mon sang se change en baume et éther. Je vis le jour plein de foi et de courage et je meurs, la nuit, en sainte ardeur.

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and somewhat slanted to the right.

THOMAS CARLYLE & NOVALIS



Thomas Carlyle (1795-1881)

[L'étude de Carlyle sur Novalis est le premier en date des travaux que l'œuvre de l'auteur d'Henri d'Ofterdingen ait inspirés hors d'Allemagne ; le premier en date, et longtemps le seul. En Allemagne même, depuis les jours lointains du Romantisme, Novalis était à peu près oublié, ou plutôt il était dédaigné. Il y a seulement quelques années que l'on a recommencé à s'occuper de lui : ceci, un peu sous l'influence, sous le choc en retour de notre mouvement symboliste français qui, en Novalis, avait de bonne heure reconnu l'un de ses initiateurs. Les travaux de M. Ernest Heilborn et de M. Jakob Minor, qui, chacun de leur côté, ont donné une édition fort complète et une curieuse biographie du poète, ont, en Allemagne, contribué à tirer Novalis de cette condition de simple objet de « curiosité littéraire » qui avait été trop longtemps la sienne. Aujourd'hui, maintes études, maints commentaires, tout un mouvement ont fait prendre à Novalis, dans la littérature générale allemande, la place qui lui revient de droit.

En France, MM. Georges Polti et Paul Morisse, choisissant l'heure avec un parfait à propos, viennent de nous donner une nette et harmonieuse traduction d'*Henri d'Ofterdingen*, précédée d'une introduction où M. Henri Albert, avec sa compétence et son tact habituels, a précisé la position historique de Novalis dans la Littérature allemande. On sait que M. Maurice Maeterlinck avait déjà donné une belle traduction des *Disciples à Sais* et des *Fragments*.

On doit, d'autre part, à M. Maurice Pujol la traduction des Chants spirituels, parus dans *l'Art et la Vie*². Enfin M. Paul Morisse vient de terminer la traduction des *Hymnes à la Nuit*. De la sorte, l'on a désormais en français presque tout Novalis. Nous faisons connaître, quant à nous, l'étude de Carlyle. Il suffira, pour indiquer l'importance de ce travail critique, de constater qu'il est encore parfaitement au courant, à un moment où nos acquisitions touchant Novalis sont à peu près complètes. Écrite dès la première heure (1829), quelques années seulement après la publication des œuvres de Novalis par Tieck et Schlegel, cette étude reste définitive sur la plupart des points.]³

Ed. B.

Il y a un certain nombre d'années, Jean-Paul Richter, se procurant un exemplaire des œuvres de Novalis, fut mené à penser que le public des lecteurs allemands était d'une humeur pressée ; vu que, pour les livres demandant plus qu'une première lecture, il refusait de les lire du tout. Le *Novalis* de Jean-Paul, supposons-nous, était de la première édition, non coupé, poussiéreux, et la Bibliothèque Publique le lui avait, sans doute, prêté avec empressement, si ce n'est même avec joie. Mais les temps, semblerait-il, doivent avoir considérablement changé depuis lors ; en vérité, à juger des habitudes allemandes de lecture d'après les tomes en notre possession, nous déduirions une conclusion toute différente de celle de Jean-Paul ; car ce sont ceux de la quatrième édition, peut-être par conséquent ceux du dix millième exemplaire, et cet exemplaire est celui d'un Ouvrage demandant, le méritant ou non, à être plus souvent lu que presque aucun autre dont l'examen nous ait jamais incombé.

Sans entrer du tout dans les mérites de Novalis, nous pouvons observer que nous regarderions comme un heureux symptôme littéraire qu'une aussi solide manière d'étudier fût pratiquée ça et là dans tous les pays : car en dépit de la plupart des « Thés intellectuels », l'on peut affirmer qu'aucun bon livre, que n'importe quelle bonne chose, ne montre de suite son meilleur côté ; bien plus, que le propre, à l'ordinaire, d'une véritable œuvre d'Art, si son excellence a quelque profondeur et quelque portée, c'est d'occasionner à première vue un certain désappointement ; peut-être même, mêlé à son indéniable beauté, un certain sentiment

² Cf. les *Lettres* Novalis, 49 à 51.

³ *Mercur de France*, 1-X-1908, pp.369-70.

d'aversion. Non que nous voulions, par cette remarque, jeter la pierre à la vieille corporation des Improvisateurs littéraires, ou à aucun des membres de cette diligente confrérie, dont le métier est de souffler des bulles de savon pour leurs semblables ; bulles de savon, naturellement, qui, si elles ne sont pas regardées et admirées tout de suite, seront l'instant d'après complètement perdues pour les yeux des hommes. Considérant l'utilité de ces souffleurs de bulles dans les communautés civilisées, nous leur souhaitons plutôt des reins solides, et toutes sortes de prospérité : mais nous voulions simplement prétendre que cette corporation de souffleurs de bulles ne devait pas devenir la seule et unique en Littérature ; qu'étant incontestablement la plus puissante, elle devait se contenter de cette prééminence, et ne point tyranniquement annihiler ses moins prospères voisins. Car il devrait être rappelé que la Littérature a positivement d'autres buts que celui de l'amusement du moment ; et même, peut-être, que ce dernier but, aussi glorieux qu'il puisse être, n'est point son plus haut ni son véritable but. Aussi disions-nous qu'il faudrait retenir dans des limites la corporation des Improvisateurs ; et que les lecteurs, tout au moins une certaine petite catégorie de lecteurs, devraient comprendre qu'il est quelques départements de la recherche humaine ayant encore leurs profondeurs et leurs difficultés ; qu'abstrus n'est point précisément synonyme d'absurde ; bien plus, que la lumière même peut être obscurité, dans un certain état de la vue ; que, bref, des cas peuvent se présenter où un peu de patience et quelque effort pour penser ne seraient pas absolument superflus en lisant. Que la foule de messieurs les écrivains quelconques se tienne sur son terrain, et y soit heureuse et applaudie : s'ils franchissent les limites de ce terrain, ils peuvent à vrai dire n'en prospérer que mieux, mais le lecteur en souffrira du dommage. Car de cette manière, un lecteur, accoutumé à pénétrer toute chose en une seconde de temps, en vient à oublier que sa sagesse et sa pénétration critique sont finies et non pas infinies ; et il commet ainsi plus d'une méprise dans ses conclusions. L'écrivain de Revue à son tour, qui n'est à vrai dire qu'un lecteur préparatoire, une sorte de draineur et de tamiseur travaillant à l'intention des lecteurs qui ont plus que lui les Moyens de lire pour leur plaisir, suit bientôt son exemple : lecteur et Reviewer réagissent encore davantage sur la foule de messieurs les écrivains quelconques ; et de la sorte, chez eux tous, avec cette action et cette réaction, les choses vont de pire en pire.

Il nous semblerait plutôt que, sous le rapport de cette conscience apportée dans la lecture, les Allemands seraient quelque peu en avance sur nous autres Anglais ; du moins, nous n'avons pas de preuve à montrer d'une telle conscience comme cette quatrième

édition de Novalis. Le *Friend* de notre Coleridge, par exemple, et la *Biographia Litteraria* ne sont qu'une légère affaire en comparaison de ces *Schriften* ; guère plus que l'Alphabet, et en lettres dorées, de la Philosophie et de l'Art ici enseignés avec des formes de Grammaire et de Précis de Rhétorique : pourtant les œuvres de Coleridge furent triomphalement condamnées par le monde de la critique, comme nettement inintelligibles ; et dans le public lisant elles n'ont encore qu'une circulation invisible ; comme des ruisselets d'eau vive, cachés pour le moment sous des monceaux d'écume et de neige de théâtre en papier, et qui seulement dans un jour éloigné, lorsque ces monceaux se seront décomposés en gaz et en résidu terrestre, pourront rouler à découvert en leur véritable limpide aspect, pour égayer l'œil de tous avec ce qui réside en eux de beauté et de fraîcheur éternelle. Il est admis aussi, de tous tes côtés, que Mr. Coleridge est un homme de « génie », c'est-à-dire un homme ayant plus de pénétration intellectuelle que les autres hommes ; et, chose assez étrange, on tient pour acquis, en même temps, qu'il a moins de pénétration intellectuelle que n'importe quel autre. Pour quoi d'autre ses doctrines doivent-elles être repoussées, sans examen, comme fausses et sans valeur, si ce n'est simplement parce qu'elles sont obscures ? Ou comment expliquer pour nos esprits leur si palpable fausseté, si ce n'est par cette extraordinaire raison : qu'un homme apte à produire des pensées profondes (telle est la signification du génie) est inapte à les voir, une fois produites ; que l'intelligence créatrice d'un Philosophe est dénuée de cette simple faculté de logique qui appartient à « tous les Attorneys, et à tous les gens qui ont fait leurs études à Édimbourg » ? Le charretier de Cambridge, lorsqu'on lui demanda si son cheval pouvait « déduire des conséquences », répondit tout de suite : « Oui, tout ce qu'on voudra de raisonnable » ; mais voici, semble-t-il, un homme de génie qui n'a pas un don semblable.

Quant à nous, nous le confessons, nous sommes trop novice dans l'étude de la nature humaine pour avoir rencontré une telle anomalie. Jamais encore il ne nous est arrivé de tomber sur quelque homme de génie dont les conclusions ne correspondissent pas mieux à ses prémisses, et non pas plus mal, que celles des autres hommes ; dont le génie, quand une fois il en était venu à être compris, ne se manifestât point en une vue plus profonde, plus pleine, plus vraie de toutes choses humaines et divines, que n'y prétendait le plus clair de vos si louables « hommes pratiques ». Telle, disions-nous, a été notre uniforme expérience ; si uniforme que nous nous attendons maintenant fort peu à la voir contredite. Sans doute, le vieil argument Pythagoricien, « le maître l'a dit », a depuis longtemps cessé d'être valable : de nos jours, personne,

excepté le Pape de Rome, n'est complètement exempt d'erreurs de jugement ; sans doute, un homme de génie peut se trouver adopter de fausses opinions ; il doit même plutôt, comme tous les autres fils d'Adam, excepté cet enviable Pape, en adopter à l'occasion. Cependant, nous tenons pour une bonne maxime : Que nulle erreur n'est pleinement réfutée avant que nous ayons vu non seulement qu'elle est une erreur, mais comment elle en est devenue une ; avant que, trouvant qu'elle choque les principes du vrai établis dans notre propre esprit, nous trouvions aussi de quelle manière elle a semblé s'harmoniser avec les principes du vrai établis dans cet autre esprit, peut-être si inexprimablement [*sic*] supérieur au nôtre. Traitées par cette méthode, il nous paraît encore, suivant une vieille parole, que les erreurs d'un homme intelligent sont littéralement plus instructives que les vérités d'un sot. Car l'homme intelligent marche dans de hautes régions, aux larges horizons ; le sot, dans des sentiers bas, bordés de hautes barrières : à mesure que nous relevons la trace des pas du premier, pour découvrir où il a dévié, des provinces entières de l'Univers s'ouvrent devant nous ; sur le chemin de l'autre, en admettant même qu'il n'ait point dévié du tout, rien, ou à peu près, ne se découvre à notre vue que deux ornières et deux haies.

Nous estimons, pour ces motifs, comme plus profitable, dans presque n'importe quel cas, d'avoir affaire à des hommes doués de profondeur qu'à des hommes superficiels : et, si c'était possible, nous ne lirions aucun livre qui n'ait été écrit par un homme de la première catégorie. Nous voudrions en aimer et vénérer tous les membres, quelque douteux qu'ils pussent nous sembler à première vue ; bien plus, alors même qu'après investigation complète nous trouverions force choses à pardonner en eux. Ceux de nos lecteurs qui partagent quelque peu cette prédilection ne nous blâmeront point de leur faire connaître Novalis, un homme du plus indiscutable talent poétique et philosophique, dont les opinions, pour extraordinaires, pour tout à fait extravagantes même et dénuées de fondement qu'elles paraissent souvent, ne sont point sans avoir une stricte cohérence dans son propre esprit, et mèneront tout autre esprit qui les examinera consciencieusement à des considérations infinies ; suscitant les plus étranges recherches, des vérités nouvelles, ou de nouvelles possibilités de vérité, tout un monde inattendu de pensées, où, soit pour la croyance, soit pour la négation, les plus profondes questions nous attendent.

[à suivre]

4.0

NOVALIS.

Frédéric Novalis, baron de Hardenberg, né en 1772, mort à Iéna en 1801, fut plutôt poète que philosophe ; mais comme la ligne de démarcation entre la philosophie et la poésie n'est pas rigoureusement tracée ; comme d'ailleurs sa poésie fut en grande partie celle de la métaphysique de Schleiermacher, nous donnerons ici quelques extraits de ses œuvres posthumes et autres, publiées en deux volumes par ses amis Tieck et Schlegel. On connaissait déjà de lui des *Hymnes à la Nuit*, écrits vers 1797, et les *Disciples à Sais*, sur la nature, 1798.

Le problème le plus élevé de l'éducation de soi-même est de se rendre maître de son *même* transcendantal, d'être un moi de son moi. – Philosopher, c'est déphlegmatiser, vivifier. L'acte véritablement philosophique est la *mortification de soi-même* (*Selbsttödtung*, suicide) ; c'est le vrai commencement de toute philosophie. – La philosophie est proprement nostalgie, inclination à être partout chez soi. Moi = non-moi, est la proposition suprême de toute science et de tout art.

La véritable philosophie est un idéalisme réaliste, ou un spinozisme ; elle a son fondement dans une foi plus élevée : car la foi est inséparable de l'idéalisme. Spinoza est un homme enivré de Dieu (*gotttrunkener*). Le spinozisme est une indigestion (*Uebersättigung*) de Dieu ; l'incrédulité, un défaut de l'organe divin. La foi à une véritable révélation de l'esprit n'est ni vision, ni audition, ni tact, elle résulte de ces trois choses ; c'est plus qu'une troisième chose, c'est une sensation de la certitude immédiate, une vue de ma vie la plus vraie et la plus propre. L'élément du sentiment est une lumière intérieure ; la pensée n'est qu'un rêve du sentir, un sentir mort, une vie d'un gris pâle et faible. La philosophie est l'intelligence ; la philosophie parfaite, l'intelligence parfaite ; elle ne peut être bien sensible que dans le système complet de toutes les sciences. – Nous concevons Dieu comme un être personnel, de la même manière que nous nous concevons avec une personne. Dieu est en effet aussi personnel, aussi individuel que nous : car ce que nous appelons notre moi n'est pas notre véritable moi, mais seulement son image resplendissante.

La philosophie est le fondement de toute révélation ; la résolution de philosopher est un appel fait au moi réel pour qu'il se souvienne de lui-même, qu'il veille et qu'il soit esprit.

La nature est un index ou un plan encyclopédique et systématique de notre esprit. Pour la comprendre, il faut la laisser développer intérieurement dans toutes ses conséquences. La nature entière n'est que comme un organe et un moyen pour comprendre des êtres raisonnables. L'exacte exposition de l'histoire du monde interne est la véritable théorie de la nature. De l'enchaînement du monde des pensées, de l'harmonie de ce monde intellectuel avec l'univers, il résulte un système de pensées qui est l'image fidèle et la formule de l'univers. La vie de l'univers est un dialogue éternel de mille voix, dans lequel toutes les forces, toutes les espèces d'activité, semblent être réunies. Tout ce qui est divin a une histoire ; et la nature, ce tout unique, auquel l'homme peut être comparé, ne devrait-elle pas, aussi bien que l'homme, avoir son histoire ? ne devrait-elle pas, elle qui est une, avoir aussi un esprit ? Nous soupçonnons que la nature est comme un être humain. Il faudrait rechercher si elle ne s'est pas essentiellement modifiée par une culture croissante. Si Dieu a pu devenir homme, il peut aussi devenir pierre, plante, animal et élément ; et peut-être y a-t-il dans la nature, dont l'homme est le messie, une semblable rédemption progressive.

Le meurtre (*Ertödtung*) du moi subjectif dans la nature, comme antitype de l'esprit, est devenu la résurrection du moi véritablement objectif. Novalis considère donc cette négation du particulier comme ce qu'il y a de vraiment affirmatif : nous sommes négativement parce que nous voulons ; plus nous deviendrons positifs, plus le monde qui nous environne deviendra négatif, jusqu'à ce qu'enfin il n'y ait plus de négation, et que nous soyons tout dans tout ; – Dieu veut des dieux. – Tous les hommes ne sont que des variantes d'un individu complet, c'est-à-dire d'un seul hymen. Nous ne devons pas être purement des hommes ; l'homme est en général l'univers. La philosophie est donc l'art de produire toutes nos représentations suivant une idée, et de concevoir un système du monde *a priori* en partant des profondeurs de notre esprit, de faire servir activement l'organe de la pensée à l'exposition d'un monde purement intelligible.

Novalis fait le plus grand éloge des mathématiques. Elles sont, dit-il, la véritable science ; leur concept est celui de la science en général ; toutes les sciences doivent donc devenir mathématiques. Les mathématiques supérieures s'occupent de l'esprit des quantités ; leurs rapports sont des rapports cosmiques. L'activité de l'espace et du temps est la force créatrice, et leurs rapports sont les pivots du

monde. Les mathématiques pures sont l'intuition de l'entendement comme univers, la force mathématique est la force ordonnatrice. Dans la *musique*, cette force se montre formellement comme révélation, comme idéalisme créateur. Les mathématiques sont la vie suprême. Sans enthousiasme pas de mathématiques. Les mathématiques sont la vie des dieux. Les mathématiques pures sont religion. On n'y parvient que par le moyen de la théophanie. Les mathématiciens sont les seuls heureux. Le mathématicien sait tout. Toute activité cesse avec le savoir. L'état de savoir est eudémonie, heureux repos de la contemplation, quiétisme céleste.

L'homme, envisagé sous le rapport moral, se sent maître du monde. L'agir moral est cette grande et unique expérience (*Versuch*) dans laquelle toutes les énigmes des phénomènes les plus divers trouvent leur explication. Celui qui l'entend et qui sait la résoudre dans ses strictes conséquences intellectuelles est maître éternel de la nature. Le sentiment moral est celui de la faculté absolument créatrice, de la liberté productive, de la propre divinité en nous ; plus on est moral, plus on est en harmonie avec Dieu ; ce n'est que par le sens moral que Dieu nous est accessible ; notre volonté morale propre est volonté de Dieu. La *conscience morale* est le médiateur inné de chacun de nous, le verbe de Dieu.

C'est donc par la morale que Novalis s'élève à la religion. Toutes nos inclinations, dit-il, semblent n'être que de la *religion* appliquée ; le cœur est comme un organe religieux. L'objet de ces inclinations est la *divinité*. Ce Dieu-nature (*Naturgott*) est nous : il nous enfante, parle avec nous, nous élève, nous sert d'aliment, se laisse procréer et enfanter par nous, est la matière infinie de notre activité et de notre passivité. Toute *foi* est une source de merveilles. Croire est une perception de la volonté réalisée. L'imagination place la vie future en haut ou en bas, ou dans la métempsychose ; nous rêvons voyages dans l'univers, mais l'univers n'est-il pas en nous ? L'éternité avec tous ses mondes, le passé et l'avenir, est en nous ou nulle part.

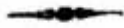
La religion chrétienne est proprement la religion de la volupté. Le péché est le plus grand attrait pour l'amour de Dieu, plus l'homme se sent pécheur, plus il est chrétien. L'union absolue avec Dieu est le but du péché et de l'amour. L'anéantissement du péché, de cet antique fardeau de l'humanité, a été opéré par la révélation du christianisme.

Novalis regardait aussi la *politique* comme une sorte de religion appliquée. Le peuple, suivant lui, est une idée. Tout état n'a jamais été qu'un homme allégorique. Tribunaux, théâtre, cour, église, gouvernement, assemblées délibérantes, académies, collèges, etc., sont en quelque sorte les organes internes spéciaux de l'individu

mystique qu'on appelle l'état. Plus les membres sont pleins d'esprit et de vie, plus l'état lui-même a de vie et de personnalité. L'état, comme Dieu, de même que tout être spirituel, n'apparaît pas sous une seule forme, mais sous mille formes diverses. Ainsi le moi et le toi ordinaires ne sont qu'un supplément du grand moi ; nous ne sommes pas moi, mais nous pouvons et devons le devenir ; nous sommes des germes d'un moi futur (*zum Ich-Werden*). – Nous devons tout convertir en un toi, en un second moi : ce n'est que de cette manière que nous nous élevons nous-mêmes au grand moi qui est un et tout.

Novalis attend donc du christianisme une complète transformation du monde. Il viendra, suivant lui, un temps, et ce temps n'est pas loin, où l'on sera généralement persuadé qu'aucun roi n'est possible sans république, aucune république sans roi. La France soutient un protestantisme cosmique. Ne doit-il pas aussi y avoir des jésuites cosmiques, et l'histoire du dernier siècle se renouveler ? L'ancienne papauté est au tombeau, et Rome est devenue pour la seconde fois une cité de ruines. Le protestantisme ne doit-il pas aussi finir, et faire place à une église nouvelle ? Les autres parties du monde attendent la réconciliation de l'Europe et sa résurrection, pour s'y rattacher et devenir des citoyens du royaume céleste. Le ciel et la terre de nos jours sont d'une nature prosaïque ; c'est une période cosmique d'utilité. Le jugement universel est le commencement de la période nouvelle et poétique.

Novalis regarde l'*art*, et surtout la *poésie*, comme la condition de cette régénération supérieure du genre humain. C'est la fin de son roman, auquel la mort ne lui a pas permis de mettre la dernière main. La poésie, suivant lui, n'a point de spécialité ; elle comprend toute la vie ; elle ne devrait pas avoir de nom propre ; elle est l'expression de l'âme, du monde interne dans sa totalité. Le poète représente, dans le sens propre, le sujet-objet, l'âme et le monde. De là l'infinité d'un bon poème, son éternité. La philosophie est la théorie de la poésie ; elle nous fait voir ce que c'est que la poésie, qu'elle est un et tout. La séparation du philosophe et du poète n'est qu'apparente, et préjudiciable à tous deux.



NÉCROLOGIE

FRÉDÉRIC SCHLEGEL



Friedrich Schlegel, par Philipp Veit.

L'Allemagne vient de perdre un de ses écrivains les plus renommés, Frédéric de Schlegel, conseiller de légation de l'empereur d'Autriche. Il est mort le 12 Janvier dans la ville de Dresde, où il donnait depuis plusieurs semaines des leçons publiques sur la philosophie. Sa fin a été amenée par un coup d'apoplexie foudroyante. Il est le frère cadet d'Auguste-Guillaume de Schlegel, connu en France par sa liaison avec madame de Staël. Frédéric de Schlegel naquit dans la ville de Hanovre en 1772, cinq ans après son frère aîné. Son père l'avait destiné au commerce, sans négliger de lui donner une éducation littéraire. Aussi le jeune homme ne se sentait pas dans une carrière analogue à ses vœux et à ses besoins ; il quitta la ville de Leipsic [*sic*] et le commerce pour faire ses études à Göttingue. Bientôt il se fit connaître par l'étendue

de ses connaissances et ses jugements tout nouveaux sur la littérature ancienne. Son ouvrage sur les Grecs et les Romains (1797), sur la poésie des Grecs (1798) ; ses leçons publiques sur l'histoire moderne et l'histoire littéraire de tous les peuples (1811 à 1812), firent beaucoup d'éclat en Allemagne, à cause du savoir mêlé à un esprit original de leur auteur. Sa manière de voir et de traiter ces différens sujets, ses poésies et ses ouvrages dramatiques contribuèrent à développer dans ce pays cet esprit romantique et cette nouvelle école littéraire qu'on oppose à la classique, que principalement son frère avait fondée et dont Tieck est encore le principal chef. Une opinion exagérée de la grandeur et du génie du moyen âge fortifia Schlegel dans ses principes, et conduisit même le fils d'un pasteur protestant à embrasser la doctrine de l'église catholique, qui, d'après l'idéal qu'il s'en était fait, pouvait seule ramener ces beaux siècles d'or. Il entraîna son épouse, la fille du célèbre déiste juif, Mendelsohn, à suivre son exemple. Avec Gentz et plusieurs autres Allemands, qui partageaient ses opinions, il se retira à Vienne, où le prince de Metternich, sut se servir avantageusement de ces néophytes religieux pour exécuter ses plans politiques. Frédéric de Schlegel a donné, en 1808, un résumé des connaissances qu'on avait alors sur la langue et la science des Hindous ouvrage aussi distingué sous le rapport du savoir que par la hardiesse et l'originalité des vues de l'auteur.



Sur la philosophie

A la différence de son frère August Wilhelm, orienté sur la philologie, Friedrich Schlegel a été le philosophe du romantisme à ses débuts. Il a acquis ce prestige très tôt, surtout en raison de ses travaux de *l'Athenaeum*. Pourtant, ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il en est venu à publier ses œuvres philosophiques au sens strict : les *Cours sur la philosophie de la vie* et les *Cours sur la philosophie de l'histoire* ont paru en 1829, les *Cours philosophiques en particulier sur la philosophie du langage et du verbe* n'ont paru qu'après sa mort, en 1830. Les premiers manuscrits philosophiques de ce romantique n'ont pas connu un destin heureux sur le plan de l'édition. Dès 1797 environ, Schlegel pensait à publier des choses tirées de ses carnets et ce, tout d'abord dans des revues spécialisées. Ce projet ne s'étant réalisé que dans une très faible mesure, il mit sur pied, en 1805 et 1806, un plan pour les éditer en volumes sous le titre *d'Années d'apprentissage philosophique*. Ce plan échoua à l'époque, mais il n'en subsista pas moins et Schlegel passa à sa réalisation en 1828. Il mourut tandis

qu'il préparait cette édition. Le manuscrit présenté ici appartient objectivement à l'ensemble des *Années d'apprentissage philosophique* (publiées pour la première fois en totalité en 1963), bien qu'il ne provienne pas des matériaux retenus par Schlegel. Il date des deux dernières périodes de ces années d'apprentissage, celle de Paris et celle de Cologne. Son évolution philosophique a conduit Schlegel de Kant à Fichte pour aboutir enfin à ses propres projets de *l'idéalisme des sciences de l'esprit* et du *réalisme de la philosophie de la nature* ; Schlegel a finalement réuni ces deux projets, à l'époque de ses cours à Iéna (1800-1801), dans le *réalisme idéal de la poésie universelle*. D'une part, les années passées à Paris et à Cologne (1802-1808) ont été consacrées à élaborer cette synthèse ; d'autre part, elles ont vu Schlegel accomplir son tournant vers le théisme, qui a abouti à sa conversion au catholicisme en 1808.



La philosophie est la science de l'homme intérieur ; c'est mieux que celle de la conscience, écrit-il dans un passage de ce manuscrit. La voie vers l'intérieur caractérise la théorie de la mémoire propre à Schlegel, selon laquelle le souvenir de la révélation originelle ramène à l'essence divine infinie qui est le fondement de l'esprit humain. Le manuscrit est ouvert ici sur des pages montrant l'une des nombreuses tentatives faites pour systématiser l'idée de poésie universelle. Au-dessous de la phrase : *Ne serait-il pas plus juste de placer la π [poésie] au centre ?* est dessiné un schéma montrant la poésie en son centre, entourée en ordre concentrique par la philosophie, la politique, l'histoire, la critique, l'esthétique, la physique, la religion et la mathématique⁴.

⁴ Brouillons autographes, entre 1803 et 1807, reproduits dans *Poètes du romantisme allemand*, catalogue de l'exposition du Goethe-Institut de Paris, du 28 octobre au 15 décembre 1976.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2 :** Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3 :** Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4 :** Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5 :** « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6 :** [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8 :** Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9 :** [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10 :** Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12 :** Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13 :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14 :** Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15 :** Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16 :** Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17 :** Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18 :** Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19 :** Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20 :** Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21 :** Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22 :** Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23 :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24 :** Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25 :** Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26 :** Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27 :** Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Document biographique

- Marcel Brion, « Novalis ou les amours du poètes » (suite et fin), *La Revue européenne*, juillet 1927.

Documents littéraires et témoignages

- Paul Gerardy, « L'œuvre lyrique de Novalis » (suite et fin), *La Belgique contemporaine*, décembre 1904.
- Thomas Carlyle, « Novalis », *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- Joseph Tissot, « Novalis », *Histoire abrégée de la philosophie*, Paris-Dijon, 1840.
- Nécrologie de Frédéric Schlegel, 12 janvier 1829.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



NO^VALIS.

Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2014